



> Le lycée Chateaubriand

Marcel Lamy : Portrait de Louis Bonaparte en chef de la pègre
Conférence prononcée au lycée Chateaubriand de Rennes le mardi 18 décembre 2007.

Mise en ligne le 19 décembre 2007.

Marcel Lamy est professeur agrégé de Philosophie. Il a longtemps enseigné au lycée Chateaubriand, dans les classes préparatoires littéraires et scientifiques.

© : Marcel Lamy.

Remerciements à Claire Clause-Lamy, qui a saisi le texte de M. Lamy.

Portrait de Louis Bonaparte en chef de la pègre

Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte relève-t-il de l'histoire immédiate ? Non de ce miroir de l'histoire du jour qu'est le journal militant, langage direct au cœur de l'événement que Marx a pratiqué toute sa vie. Pas davantage de la revue qui permet « *l'analyse approfondie et scientifique des conditions économiques, du caractère des partis en lutte, des conditions sociales qui déterminent l'existence et le combat de ces partis* » (F. 510-511) comme dans les *Luttes de classes en France*. Plutôt au sens où Aristote dans sa *Poétique*, (ch. 9), a dit que la tragédie est un genre plus philosophique que la chronique historique, car tout s'y ordonne selon une nécessité interne, une action une et formant un tout, avec un commencement, un milieu c'est à dire une péripétie, coup de théâtre, surprise, qui conduit au dénouement. À la fois surprise et nécessité.

Je montre comment la lutte des classes en France a créé des circonstances et des conditions qui ont permis à un médiocre et grotesque personnage de jouer le rôle de héros. (F. 172)

Napoléon le Grand, rapporte Hegel, avait déclaré à Goethe : la tragédie aujourd'hui,

c'est la politique. Avec Napoléon le Petit, la tragédie devient farce, où les gueux, la bohème, la pègre jouent le rôle de la Garde impériale et des maréchaux d'Empire.

Comment une démocratie peut-elle accoucher d'une tyrannie ? C'est la question que se pose toute l'Europe à la nouvelle du coup d'État. Comment une nation forte d'une tradition révolutionnaire, qui s'est soulevée pour proclamer la République, Liberté, Égalité, Fraternité, droits de l'homme, droit au travail, suffrage universel, a-t-elle pu, en moins de quatre ans, plébisciter l'auteur d'un coup d'État sanglant ? Le 18 Brumaire, « *la lie de la société bourgeoise s'érige en phalange sacrée de l'ordre et le héros Crapulinski fait son entrée aux Tuileries comme sauveur de la société* ». (F. 188) Quelle est la clef de cette énigme ?

Cette formulation est déjà une réponse. Parmi tous ceux qui, avant Marx, avaient cherché à penser l'avènement d'une tyrannie, un seul l'a formulé dans les mêmes termes : Platon aux Livres VIII et IX de la *République* et Marx, bon connaisseur des philosophes grecs, le savait. Au terme d'une rétrogradation des constitutions, un oligarque déclassé, criblé de dettes et d'appétits pervers, profite du conflit des pauvres et des riches pour s'emparer du pouvoir à la tête d'une bande de gueux. Ce protecteur du peuple se change en tyran et met la cité au pillage pour solder ses gardes et mener une vie d'orgies.

A. LE MODELE PLATONICIEN

Il faut d'abord répondre à l'objection que fait Marx à la théorie du césarisme qui, selon lui, repose sur une analogie historique superficielle qui méconnaît la différence des conditions matérielles, économiques, des luttes de classes dans l'Antiquité et dans les Temps modernes. (Avant-propos, F. 173) On peut répondre que le césarisme est un concept de sociologie politique, acceptable quand on sait que Louis Bonaparte s'y référait et a même écrit une *Histoire de Jules César*, publiée en 1865-6.

Un modèle, au sens où je l'entends ici, sert à construire une intrigue au sens de la *Poétique* d'Aristote et des historiens tel Paul Veyne. *Le 18 Brumaire* porte sur la période qui va de l'élection présidentielle du 10 décembre 1848 au coup d'État du 2 décembre 1851, qui forme un tout et une action une. Au contraire, *Les Luttes de classes en France* s'arrêtent à l'abolition du suffrage universel par le parti de l'ordre le 10 mars 1850. À cette date, rien n'est joué. L'article sur la Constitution de la République se termine par une analyse tactique (le Jeu de Napoléon. F. 166-7). L'avenir reste ouvert.

Le modèle platonicien permet à Marx, après le coup d'État et seulement après, de construire une intrigue où la pègre, le Lumpenproletariat, joue un rôle décisif du début à la fin, qui laisse sceptiques beaucoup d'historiens. Maurice Agulhon (op. cit., p. 81-82) y voit, non sans quelque ironie, « *une théorie de long avenir. Jusqu'au XXème siècle, des analyses marxistes sur le fascisme lui feront écho* ». Preuve qu'elle survit comme intrigue en dépit du changement des conditions économiques et sociales.

Platon n'écrit pas une histoire, même s'il en sait long sur la prise de pouvoir à Syracuse par Denys l'Ancien. Après avoir exposé ce qu'est la justice dans la cité et dans l'individu, il décrit le processus rétrograde qui va de la meilleure à la pire des constitutions. Après la Monarchie, vient la Timocratie (l'honneur), puis l'Oligarchie (l'argent), la Démocratie (la liberté) et enfin la Tyrannie. C'est dans l'Oligarchie que la cité se dédouble en riches et en pauvres. Dans un régime où domine la passion de s'enrichir, apparaissent des prodigues qui dissipent leur fortune par une vie de plaisirs. Une fois ruinés, ils demeurent dans la cité sans faire partie d'aucune classe, comme pauvres et indigents. Pour subsister, ils deviennent voleurs, pilleurs de temples et oisifs, chargés de dettes et d'infamie, remplis de haine pour ceux qui les ont dépouillés de leur fortune, conspirateurs. Platon leur donne le nom de frelons, fléau de la ruche. Lorsque les pauvres se révoltent et établissent l'égalité démocratique, ces frelons se font démagogues. La cité se partage en trois classes, les frelons et leur clique qui font la loi à l'Assemblée, les riches qui craignent d'être spoliés et le peuple laborieux qui est la classe la plus nombreuse et la plus puissante quand elle est assemblée. Dans les conflits entre pauvres et riches, le peuple choisit pour protecteur un frelon, lui accorde une garde, avec laquelle il prend le pouvoir pour asservir et piller la cité.

B. RÉTROGRADATION DES CLASSES AUX MASSES

La tyrannie, chez Marx comme chez Platon, est l'aboutissement d'un processus de dégradation politique, mais qui est différent selon qu'on pense l'Histoire comme un cycle ou comme un progrès.

Pour Platon, le temps est l'image mobile de l'Éternité immobile : génération et corruption alternent selon le mouvement du soleil qui règle la succession des saisons et peut-être des constitutions. Pour Marx, le processus historique est globalement un progrès, comme le développement des forces productives, des modes et des rapports de production, enfin des formes politiques correspondantes. Toutefois, dans sa Réponse à Mikhaïlovski (Pl. II, 1555), il ne veut pas qu'on lui prête « *une théorie historico-philosophique de la marche générale, fatalement imposée à tous les peuples,*

quelles que soient les circonstances historiques où ils se trouvent placés ». Le Manifeste de 1848 le dit clairement :

L'histoire de toute société jusqu'à nos jours est l'histoire de luttes de classes [...] lutte qui chaque fois s'est terminée par une transformation révolutionnaire de la société tout entière ou par la ruine commune des classes en lutte.

Comment entendre cette ruine ? À la fin de *Misère de la philosophie*, (Pl. I, 134-5), Marx, s'appuyant sur l'exemple anglais, explique comment une masse devient une classe :

Les conditions économiques avaient d'abord transformé la masse du pays en travailleurs. La domination du capital a créé à cette masse une situation commune, des intérêts communs. Ainsi cette masse est déjà une classe vis-à-vis du capital, mais pas encore pour elle-même. Dans la lutte, cette masse se réunit, elle se constitue en classe pour elle-même. Les intérêts qu'elle défend deviennent des intérêts de classe ; Mais la lutte de classe à classe est une lutte politique. C'est dans la lutte qu'une classe en soi devient classe pour soi, conscience de classe, se donne des représentants politiques et des idéologues qui se sont haussés à l'intelligence théorique du mouvement général de l'histoire. (Manifeste, Pl. I, 171)

C'est là le but du Manifeste :

donner à un parti prolétarien une idée claire de sa mission historique, de son honneur de classe : mener une lutte politique révolutionnaire qui aboutisse à la dictature du prolétariat, transition à l'abolition de toutes les classes et à la création d'une société sans classe. (Lettre à Weydemeyer de 1852)

Le processus rétrograde suit l'ordre inverse : d'une classe pour soi à une classe en soi, c'est-à-dire à une masse, du politique au social, à la nullité politique. Bref, trahir sa mission historique de classe. Ce fut le cas en mai 1850, quand le prolétariat parisien, à un moment de prospérité économique, refusa de se soulever contre une loi qui le privait du droit de vote et l'annulait politiquement.

Les ouvriers renoncèrent à l'honneur d'être une puissance conquérante. [...] Le processus historique devait se dérouler, une fois de plus, par-dessus leurs têtes. (F. 238)

À la différence de l'Angleterre où la bourgeoisie, classe dominante, remplit sa mission historique de développer la grande industrie et le marché mondial, le retard français place au pouvoir les notables et les nantis, la grande propriété foncière et la bourgeoisie d'affaires, les conservateurs du parti de l'ordre. La bourgeoisie industrielle,

les chefs d'entreprise non représentés au Parlement se désintéressent des intérêts de classe et du pouvoir politique de classe. Bonaparte, au contraire, la séduit par les discours qu'il prononce à l'occasion de l'ouverture de nouvelles lignes de chemin de fer et lors de la remise des prix obtenus par les industriels français à l'Exposition universelle de Londres en 1851. Hostiles à la République parlementaire bourgeoise, ils préfèrent vaquer à leurs affaires privées sous un gouvernement fort et absolu qui assure la tranquillité sociale et la prospérité des affaires. (F. 275-278)

À côté des classes qui rétrogradent, il y a la masse immobile des petit paysans parcellaires (F. 299-300) qui forment les deux tiers de la population française. L'idée que s'en fait Marx a surpris par sa brutalité, sa méconnaissance de la paysannerie française dans sa diversité et surtout par le mépris qu'il lui témoigne. Son intérêt philosophique tient à l'application qu'il fait d'un chapitre de la *Science de la logique* de Hegel sur le mécanisme (Livre III, 2ème section, ch. 1). Le mécanisme est la conception de la Nature propre à l'entendement, à la rationalité mathématicienne abstraite qui conçoit la matière comme une juxtaposition d'atomes, indépendants les uns des autres mais tendant tous ensemble, par la force d'attraction, vers un centre, comme les planètes vers le soleil. L'image du sac vient encore de Hegel qui reproche à la psychologie d'entendement de concevoir l'esprit comme un sac de facultés inertes, mortes. (*Phénoménologie de l'esprit*, trad. Hyppolite, I, 253) Les petits paysans vivent chacun dans sa parcelle, isolés les uns des autres, chaque famille se suffisant à elle-même.

La grande masse de la nation française est constituée par simple addition de grandeurs équivalentes, comme des pommes de terre dans un sac font un sac de pommes de terre.

En tant que leurs conditions économiques d'existence leur créent des intérêts communs, ils forment une classe en soi, sans jamais accéder au rang de classe pour soi, capable de faire valoir ses intérêts de classe, d'élire ses représentants et de former un parti politique autonome. « Il faut que leur représentant apparaisse en même temps comme leur maître », ils tendent vers lui comme les atomes vers leur soleil. Cette masse politiquement nulle sert de base sociale à une énorme organisation bureaucratique qui transforme ses intérêts communs en intérêt général, objet de l'activité administrative et gouvernementale, qu'il s'agisse d'un pont à réparer ou d'une maison d'école à construire. Le mécanisme des masses appelle la machinerie d'État dont le travail est divisé et centralisé comme dans une fabrique. Quelques années plus tard, Tocqueville, qui connaît mieux que Marx le paysan français, affinera cette analyse

dans le Livre II de *L'Ancien Régime et la Révolution*.

Dans ces conditions, le remplacement du suffrage censitaire par le suffrage universel est une rupture décisive. Le corps électoral passe de quelque 250 000 électeurs à 9 500 000, c'est-à-dire dans la proportion de 1 à 40. En principe, quand une masse devient une classe pour soi, le suffrage universel est un puissant auxiliaire de la lutte politique. En fait, dans une société où les classes vont rétrograder en masses, l'entrée des masses en politique accélère leur tendance naturelle vers un centre, un pouvoir tutélaire et absolu. D'autant plus que l'élection au suffrage universel direct du président de la République, chef de l'exécutif, de l'État et de l'armée, confère à celui-ci un pouvoir quasi monarchique vis-à-vis d'une Assemblée de quelque 750 représentants élus dans les départements et exerçant le pouvoir législatif sans celui de nommer les ministres...

Comme l'écrira Proudhon au lendemain du coup d'État, « *prendre le suffrage universel pour base du droit public, c'est affirmer implicitement la perpétuité de la monarchie [...]. Au lieu d'être les éducateurs de la multitude, nous nous sommes faits ses esclaves* ». (F. 584, note de la p. 195) L'élection présidentielle du 10 décembre 1848, où Bonaparte recueille 75% des suffrages, est « *le coup d'État des paysans* », de « *la classe qui représente la barbarie au sein de la civilisation* ». (F. 55-6). Marie d'Agoult, proche de Lamartine, traduit le sentiment du monde politique et littéraire : « C'est Jacques l'opprimé qui veut opprimer à son tour et qui menace de tout niveler sous sa muette et formidable loi. » Marx, qui n'ignore pas que Bonaparte a triomphé même, dans les villes, de ses rivaux Cavaignac, Ledru-Rollin et Raspail, attribue sa victoire à son seul nom, simple signifiant vide :

C'est parce qu'il n'était rien qu'il pouvait tout signifier, sauf lui-même ». (F. 57) *Alors que chaque représentant du peuple représente seulement tel ou tel parti, telle ou telle ville, il est, lui, l'élu de la nation, il dispose d'une sorte de droit divin, il est par la grâce du peuple. Alors qu'entre l'Assemblée nationale élue et la nation il existe un lien métaphysique (abstrait), entre le président élu et la nation le rapport est personnel [charismatique, aurait dit Max Weber].* (F. 195)

Élu des masses, protecteur des masses, espoir des masses : le modèle platonicien guide l'intrigue. Au cri des paysans : « *À bas les riches!* » répond le cri des chômeurs : « *Poléon, nous l'aurons!* »

C. GUEUX ET PÈGRE

Nous avons étudié les conditions qui ont permis à Bonaparte de s'installer à l'Élysée.

Il reste à expliquer ce qu'est l'homme.

Ce Bonaparte, qui s'institue le chef du Lumpenproletariat, qui retrouve là seulement et en masse les intérêts qu'il poursuit personnellement, qui reconnaît dans ce rebut, ce déchet, cette écume de toutes les classes, la seule classe sur laquelle il puisse s'appuyer inconditionnellement, voilà le vrai Bonaparte, le Bonaparte sans phrase. (F. 243)

Les gueux forment une masse amorphe, la pègre est une organisation hiérarchisée, haute et basse pègre. Pour se hausser au rang de puissance politique, il lui faut un chef qui l'organise et « *qui en fasse partie lui-même avec son entourage, son gouvernement et son armée* ». (F. 310) Telle est la mystérieuse Société du 10-Décembre, énigme des historiens mais où Platon reconnaîtrait ses frelons.

La Société du 10-Décembre lui appartenait, elle était son œuvre, son idée la plus personnelle. Ce qu'il s'approprie au surplus, c'est la force des circonstances qui l'en gratifie. [...] La société secrète des coquins et des tricheurs, la société du désordre, de la prostitution et du vol, voilà Bonaparte lui-même, devenu auteur original, et l'histoire de la Société du 10-Décembre est bien sa propre histoire. (F. 244)

Qu'est-ce que le Lumpenproletariat ? Le prolétariat en guenilles, les gueux que Marx tient à distinguer soigneusement du prolétariat laborieux, des salariés de la grande industrie ou du moins des gens de métier qui forment la classe ouvrière. « *Le Lumpenproletariat, dans toutes les grandes villes, constitue une masse très distincte du prolétariat industriel, pépinière de voleurs et de criminels de toute sorte, vivant des déchets de la société, individus sans métier précis, vagabonds, différents selon le degré de culture de la nation à laquelle ils appartiennent, ne reniant jamais leur caractère de lazzaroni.* » (F. 30) Ces lazzaroni, voyous napolitains, ont un statut philosophique depuis Hegel qui y voyait une conséquence de la révolution industrielle (*Principes de la philosophie du droit*, §§ 243 à 245).

Ce n'est pas la misère en elle-même qui engendre la populace (Pöbel), celle-ci implique une mentalité qui est liée à la misère, c'est-à-dire un esprit de révolte contre les riches, contre la société, contre le gouvernement. À cela s'ajoute que l'homme abandonné à la précarité devient insouciant et a l'horreur du travail, comme les Lazzaroni à Naples. (§ 244, add)

Marx y ajoute « *la soif de s'enrichir non point en produisant mais en escamotant la richesse d'autrui* », (F. 13) caractère que les Lazzaroni partagent avec l'aristocratie financière, « *résurrection du prolétariat encanaillé aux sommets de la société bourgeoise* » (F. 14) et naturellement avec Bonaparte et son entourage.

Cet élargissement du concept de Lumpenproletariat en fait une catégorie transhistorique où il range les « *prolétaires* » de la Rome antique, c'est-à-dire la basse plèbe qui vivait aux dépens de la société (*Idéologie allemande*, Pl. III, 1089 et F. 173). Dans le *Manifeste*, (I, Pl. I, 172), il y voit « *ces basses couches de l'ancienne société qui se putréfient sur place, disposées à se laisser acheter pour des menées réactionnaires* ». La hantise de Marx, c'est la tactique qui consiste, pour réprimer une insurrection, à dresser une partie du prolétariat contre l'autre. Ce fut le cas en 1848. Recrutée parmi de jeunes chômeurs, la Garde nationale mobile, entraînée et soldée par la bourgeoisie, joua un rôle décisif dans les combats de Juin. Ces « *janissaires de Cavaignac* », que les ouvriers parisiens saluaient à tort comme leur propre garde prolétarienne, appartenaient en fait au Lumpenproletariat. (F. 30-1) Marx se trompe : il ne peut admettre qu'un prolétaire trahisse sa classe. Plutôt en faire un *lazzarone*.

Marx a largement puisé dans un imaginaire commun à la bourgeoisie et au peuple. La pègre se dissimule de haut en bas de la société, infiltrant toutes les classes, tissant ses réseaux secrets de la corruption et du crime. Derrière les façades des hôtels particuliers comme dans les tripots et les cafés borgnes, on trouve le vol, le jeu, l'orgie, « *l'argent, la boue et le sang* ». (F. 14)

Dans *Splendeurs et misères des courtisanes*, Balzac peint une sorte de Société du 10-Décembre :

La haute pègre, son aristocratie, s'était résumée dans une association dite des Grands Fanandels. Tous eurent leur charte particulière, leur mot de passe et de reconnaissance. Ces ducs et pairs du bague avaient formé la fameuse société des Dix-Mille. On y voyait avec épouvante une armée de capacités, en hommes et en femmes ; mais si formidable, si habile que des voleurs y sont signalés comme étant en révolte contre la société depuis leur enfance !

Quant au Vautrin du Père Goriot, il s'inspire du fameux Vidocq, ancien bagnard devenu chef de la Sûreté. Marx n'oublie pas d'évoquer (F. 13) *L'Auberge des Adrets*, mélodrame où triompha l'acteur Frédérick Lemaître dans le rôle de Robert Macaire, hardi coquin et héros du crime. Le caricaturiste Honoré Daumier en fit le type du loup-cervier, du banquier escroc.

C'est à la même époque que la société découvre le paupérisme et la question sociale. Il ne s'agit pas seulement d'une conséquence de la révolution industrielle qu'accompagnent la misère ouvrière – les caves de Lille – et les crises économiques qui jettent sur le pavé la masse des chômeurs. Il s'agit d'un changement du regard, d'une mutation des mentalités. Comme l'a vu Hegel (Ph. Droit, §242) la charité ne suffit

plus.

Il faut que la société s'efforce de découvrir et de mettre en œuvre ce qu'il y a d'universel dans cet état de dénuement et dans les moyens d'y remédier.

S'adressant à la Chambre en 1834, Lamartine l'invite à substituer la question sociale à la question politique : « *La Chambre ne s'occupe que de la question politique, tandis que les questions sociales frappent à nos portes. Il faut une force d'impulsion à notre politique : il lui faut un sens social, il faut l'intelligence de ce que la société demande. Elle demande d'abord de la morale et de la lumière, que vous lui donnez avec trop de parcimonie dans votre système trop étroit d'instruction publique.* » Instruire le peuple, c'est ce que demande Proudhon pour éclairer le suffrage universel. Victor Hugo, dans *Claude Gueux*, élargit le débat au problème des sanctions.

Pourquoi cet homme a-t-il volé ? Pourquoi cet homme a-t-il tué ? Voilà les deux questions auxquelles le tribunal ne répond pas. Qui est réellement coupable ? Est-ce lui ? Est-ce vous ? Le peuple a faim, le peuple a froid, la misère le pousse au crime ou au vice, selon le sexe. Ayez pitié du peuple, à qui le bagne prend ses fils et le lupanar ses filles. Vous avez trop de forçats, vous avez trop de prostituées. Tel a assassiné sur les grandes routes qui, mieux dirigé, eût été le plus excellent serviteur de la cité. Cette tête de l'homme du peuple, éclairez-la, moralisez-la, utilisez-la ; vous n'aurez pas besoin de la couper.

Dans *Les Misérables*, quand Jean Valjean, à sa sortie du bagne, arrive à Digne en haillons, un bruit court et s'amplifie : « *On parlait d'un rôdeur de mauvaise mine, d'un bohémien, d'un va-nu-pieds, d'une espèce de mendiant dangereux, un homme de sac et de corde avec une figure terrible.* » Bref, un authentique représentant du Lumpenproletariat. Hugo porte un autre regard sur le gueux, il cherche à expliquer la « chute », ce que la société a fait d'un ouvrier honnête que la faim a poussé à voler un pain. Qui dit chute dit rachat possible dans une société où le droit au travail et à l'instruction seraient assurés à tous. La question sociale commande la question politique.

Pour Marx, au contraire, les prolétaires des barricades de Juin 1848 ne se battaient pas seulement pour avoir du pain et vivre décemment : revendications mesquines supplantées par l'audacieuse devise révolutionnaire : renversement de la bourgeoisie ! Dictature de la classe ouvrière ! (F. 40) Pour lui, la question sociale est une illusion petite-bourgeoise. La lutte des classes est une lutte politique. Ceux qu'il qualifie de petits-bourgeois nient la lutte des classes. Ils cherchent à atténuer l'opposition du capital et du travail salarié et à la changer en harmonie, qu'ils soient démocrates

sociaux derrière Ledru-Rollin ou socialistes comme Proudhon. Marx aiguisé son ironie contre Eugène Sue, auteur célèbre des *Mystères de Paris*, « réformateur fantasque et petit-bourgeois sentimental ». Sa candidature aux élections complémentaires du 10 mars 1850, scandale pour le parti de l'ordre, n'était pour le prolétariat qu'une « plaisanterie pour amuser les grisettes » et son succès ne fut qu'un « poisson d'avril ». (F 134, 236) On pourrait dire que si le socialisme a été inventé avec la question sociale, le communisme du Manifeste fait de la lutte politique le moteur de l'histoire. « La classe ouvrière est révolutionnaire ou elle n'est rien. » (Lettre à Schweizer du 13 février 1865) Ceci explique la méfiance de Marx à l'endroit de la spontanéité associative ouvrière. Le prolétariat « renonce à bouleverser le vieux monde à l'aide de ses propres grands moyens, il cherche plutôt à accomplir son salut derrière le dos de la société, en privé, dans les limites restreintes de ses conditions d'existence. Aussi échoue-t-il nécessairement. » (F. 186)

Louis Blanc proposait en 1848 la création d'associations où les ouvriers travailleraient pour leur propre compte à l'aide de la commandite de l'État (F. 523). Quand Bonaparte propose de créer une banque de prêts d'honneur, Marx s'indigne :

Recevoir de l'argent comme cadeau ou comme prêt, voilà à quoi se réduit la science financière du Lumpenproletariat, qu'il soit distingué ou commun.
(F. 234)

Tout prolétaire qui rêve de se mettre à son compte en acceptant un prêt gratuit est un petit-bourgeois ou, pire encore, un traître à sa classe, soldé par le chef de la pègre.

Il est significatif que Marx s'attarde sur *Idées napoléoniennes*, manifeste politique de Bonaparte, pour n'y voir que les idées de la parcelle paysanne et les hallucinations de son agonie (F. 302-8) et ne souffle mot de *L'Extinction du paupérisme* qui fit sa notoriété chez les ouvriers et connut six éditions de 1844 à 1848. C'est une préfiguration du socialisme impérial qui cherche une solution à la question sociale. Citons deux formules significatives : « Véritable Saturne du travail, l'industrie dévore ses enfants et ne vit que de leur mort. » « La classe ouvrière ne possède rien, il faut la rendre propriétaire. » Bonaparte a beaucoup lu. Tocqueville, qui fut un temps son ministre, le jugeait « très inférieur à ce qu'auraient voulu ses partisans, très supérieur à ce que croyaient ses adversaires ». Bonaparte qui affirme que pour éliminer le paupérisme, il faut un pouvoir fort placé au-dessus des partis, a pu déconcerter ses adversaires. Le conservateur Guizot voyait dans le coup d'État « le triomphe complet et définitif du socialisme ». (F. 294) Le socialiste Proudhon a hésité à le condamner : « Faire des citoyens avec les serfs de la glèbe et de la machine, changer en sages des

croyants ahuris, il y a de quoi satisfaire l'ambition de dix Bonaparte. » Un despotisme éclairé au service du progrès social pouvait séduire. Proudhon n'y a pas cru longtemps.

Marx a construit dans le *Manifeste* le modèle d'un parti prolétarien révolutionnaire, éclairé par l'intelligence théorique de l'ensemble du mouvement historique : lutte politique des classes avec pour objectif le renversement de la bourgeoisie et la dictature de la classe ouvrière. Un tel parti n'existait nulle part à l'époque et la référence à Blanqui n'était qu'un alibi. Écartant délibérément la question sociale, sa distinction stricte entre le prolétariat et la pègre a une portée à la fois éthique et politique. Éthique : l'honneur prolétarien exige que la pègre disparaisse à l'instant où le prolétariat prend le pouvoir. Dans *La Guerre civile en France*, il évoque un Paris libéré par la Commune de

ses laquais, ses escrocs, sa bohème littéraire et ses cocottes. À leur place, les vraies femmes de Paris avaient reparu, héroïques, nobles et dévouées. Un Paris qui travaillait, qui pensait, qui combattait, qui saignait, oubliant presque, tout à couvrir une société nouvelle, les cannibales qui étaient à ses portes.

Politique : combattre l'influence de Proudhon.

D. LA CONSPIRATION

La théorie de la conspiration est facile à accréditer. Après Waterloo, toute la famille de Napoléon a été bannie. Fils de Louis, roi de Hollande et d'Hortense de Beauharnais, Louis Bonaparte a passé une jeunesse studieuse en Suisse. À 23 ans, il accourt à Rome pour se joindre à une insurrection contre le pouvoir temporel du Pape et se lie avec la société secrète des Carbonari. En 1836, première tentative de coup d'État : il tente de soulever la garnison de Strasbourg et de marcher sur Paris. Échec, Louis-Philippe l'expédie en Amérique. Il en revient vite, mène grande vie à Londres, prépare un débarquement à Boulogne en 1840. Nouvel échec, condamnation à la détention à vie dans la forteresse de Ham, d'où il s'évade en 1846. De retour à Londres, il achève de se ruiner et se fait entretenir par une actrice. Vie d'aventurier, mais riche d'expériences : il parle quatre langues, a beaucoup lu, beaucoup observé et a aussi beaucoup appris à ses dépens sur l'art de conspirer.

La Restauration et la Monarchie de Juillet avaient été l'âge d'or des conspirateurs professionnels, des mouchards et des agents provocateurs. En 1850, Marx a fait un compte-rendu des *Conspirateurs*, œuvre d'un certain Chenu, lui-même « *conspirateur chevronné qui a participé dès 1832 à toutes les émeutes et est bien connu de la police* » (Pl. IV, p.358 sqq). Nous citons Marx :

Ces bohèmes démocratiques d'origine prolétarienne – il existe une bohème d'origine bourgeoise – ces démocrates flâneurs et piliers d'estaminet sont soit des ouvriers qui, ayant abandonné leur travail se livrent à la débauche, soit des individus sortis du sous-prolétariat, qui adoptent toutes les manières dissolues de cette classe dans leur nouveau mode de vie. On conçoit comment, dans ces circonstances, quelques repris de justice se trouvent impliqués dans presque tous les procès de conspiration. La vie entière de ces conspirateurs de profession est frappée au signe de la bohème. Sergents recruteurs pour la conspiration, ils traînent de marchand de vin en marchand de vin, hommes de coups de main, chefs de barricades, bambocheurs accomplis. Le ténébreux conspirateur, qui affiche dans les séances secrètes une rigide vertu spartiate, soudain se dégèle et se transforme au su de tous en pilier de cabaret sachant, ô combien, apprécier le vin et les femmes..

Il en est de même à l'Élysée à la veille du coup d'État.

Dans les orgies que Bonaparte célébrait chaque nuit avec la haute pègre masculine et féminine, dès que l'heure de minuit approchait et que d'abondantes libations avaient délié les langues et échauffé l'imagination, la décision était prise : le coup d'État serait pour le lendemain matin. On tirait les épées, on choquait les verres, on défenestrait les représentants. (F. 283-4).

Quand éclate la Révolution de Février, Bonaparte sait que son heure est venue après tant d'échecs, mais reste prudemment à Londres. Aux élections d'avril 1848, ne disposant pas encore d'un parti organisé comme les légitimistes, les orléanistes et les démocrates sociaux, il laisse faire ses réseaux de fidèles, grossis d'aventuriers, dont la propagande se révèle efficace chez les paysans et les ouvriers. Élu dans quatre départements, dont Paris, il pressent l'affrontement de Juin et ne souhaite pas être mêlé à la répression. De retour en France, il fait piètre figure dans les milieux politiques et littéraires installés. On le sait endetté, de mœurs douteuses, de paternité incertaine. Marx a résumé ces ragots : un aventurier venu de l'étranger, un gueux princier. Son élection à la présidence permet à ce joueur d'utiliser à fond le pouvoir exécutif pour profiter des luttes entre les partis.

Marx a soigneusement analysé la tactique de Bonaparte qu'il articule autour de deux dates qui sont comme les péripéties d'une tragédie dont l'intrigue dérive du modèle platonicien.

En novembre 1849, il use de la prérogative présidentielle de désigner les ministres. Il va désormais les choisir en-dehors du Parlement, parmi ses partisans. L'enjeu est de

taille : tout ministre dirige un corps de fonctionnaires, nomme et révoque aux postes-clés. La machine d'État sera peuplée de bonapartistes.

Il reste à gagner l'armée : saucissons à l'ail et libations copieuses pour la troupe, réceptions à l'Élysée pour les officiers, généraux soldés à prix d'argent. L'obstacle, c'est le général Changarnier, royaliste incorruptible et soutien du parti de l'ordre. Sa révocation en janvier 1851 est l'équivalent de la demande d'une garde par le candidat à la tyrannie chez Platon. Au moment crucial, l'armée de Paris sera sous les ordres de Saint-Arnaud, aventurier endetté qui s'est fait la main chez les Kabyles avant de mitrailler les boulevards de Paris, au nom de « *l'obéissance passive* ». Il ne reste plus qu'à consulter le peuple par un plébiscite au suffrage universel rétabli. Bonaparte pourra dire : « *Je n'étais sorti de la Légimité que pour rentrer dans le Droit. Plus de sept millions de suffrages viennent de m'absoudre.* »

Un tel dénouement change la tragédie en farce burlesque. Marx n'esquive pas deux questions embarrassantes :

Pourquoi le prolétariat parisien ne s'est-il pas soulevé en masse le 2 décembre ? (F. 294)

Pourquoi les paysans sont-ils nombreux à s'être battus contre l'armée et à subir l'incarcération et la déportation ? (F. 301)

La réponse de Marx ne convainc pas. Le prolétariat parisien avait été privé de ses chefs de barricades pendant la nuit du 2 décembre. Pourtant, c'est cette avant-garde, les sociétés secrètes, qui a sauvé l'honneur. La masse s'est satisfaite du rétablissement du suffrage universel secret par Bonaparte. C'est l'explication qu'il donne aussitôt après le coup d'État (F. 575) et il semble déjà douter des vertus révolutionnaires du prolétariat français. L'insurrection paysanne contredit l'image qu'il a donnée de cette masse stupide. Y aurait-il des paysans révolutionnaires ? Il reconnaît (F. 117) que la révolution s'était « *empaysannée* », tout en soutenant que le prolétariat des villes doit rester pour les paysans un allié naturel et un guide (F. 305). Maurice Agulhon, qui a étudié les paysans du Var, a montré qu'ils se battaient pour Marianne, « *la Sainte, la Belle, la Bonne* » (op. cit. p. 245). Pour Marx, s'étant « *livrés aux bas-fonds de l'histoire* » quand ils ont élu Bonaparte aux présidentielles, ils restent envoûtés et grotesques. (F. 302)

CONCLUSION

Du modèle platonicien, Marx a retenu l'intrigue : le tyran, oligarque ruiné et

débauché, rassemble autour de lui les frelons, s'empare du pouvoir et gouverne au seul profit des frelons. Ceci explique en partie le rôle que tient la pègre dans *Le 18 Brumaire*, à la surprise de certains historiens mais appuyé par le témoignage de Hugo, Flaubert, sans parler de Zola. Toutefois, Platon, qui tient la tyrannie pour la pire des constitutions, pense que le peuple la subit et ne la plébiscite pas. Marx pose une question moderne, celle de la servitude volontaire, que découvrit La Boétie dans le *Contr'un*. Comment une nation comme la France a-t-elle pu commettre ce « *péché mortel contre la démocratie* » (F. 309), signer un pacte avec le Diable ? Le Faust de Goethe hante *Le 18 Brumaire* : « *Le suffrage universel ne semble avoir survécu un moment que pour déclarer au nom du peuple lui-même : « Tout ce qui existe mérite de s'anéantir. »* (F. 182) Ce sont les mots mêmes de Méphistophélès. Tout le monde, ou presque, a trahi sa mission de classe, son honneur d'être une puissance conquérante (F. 238) dans le processus historique. La bourgeoisie industrielle a préféré son intérêt privé à son intérêt politique (F. 278). Les ouvriers ont oublié l'intérêt révolutionnaire de leur classe pour un bien-être transitoire. (F. 238)

Autant de formes du mal absolu, la servitude volontaire. Seul l'agent de corruption de toutes les classes, la pègre, a servi son chef pour avoir le moyen de s'enrichir sans produire, d'escroquer la richesse d'autrui et la caisse de l'État. Il est vain de reprocher à Marx son jugement sévère sur l'épanouissement économique, industriel, financier et colonial de la France sous le second Empire, comme le fait Rubel (F. 379). Marx, dans *La Guerre civile en France* (p. 62) répond :

La misère des masses faisait un contraste criant avec l'étalage éhonté d'un luxe somptueux, factice et crapuleux.

Qui dit péché originel dit rédemption. « *La révolution est consciencieuse. Elle n'en est encore qu'à la traversée du purgatoire* », de la souffrance purificatrice, de l'épreuve du négatif. L'illusion lyrique de 1848 a mené à la dure servitude sous la férule du parti de l'ordre. L'Empire était nécessaire pour faire ressortir l'antagonisme entre la machine d'État et la société. La destruction de cette machine sera la condition de cette société de producteurs associés que Marx a reconnue dans la Commune de Paris. (F. 296, 308)

Le prix de cette brillante application de la négation de la négation, c'est l'excuse du Diable qui, pour Goethe, est l'auxiliaire du Bien. Bonaparte était-il nécessaire ? Et cette nécessité était-elle celle de la situation en France ou de l'Histoire mondiale ? L'une et l'autre avait dit Hegel de Napoléon le Grand, « *l'Esprit du monde à cheval* ». Pour Marx, c'est moins simple : l'Allemagne avait son Bismarck et il est tentant de voir dans les

totalitarismes du XXème siècle des bonapartismes en comparaison desquels Napoléon le Petit fait figure de despote éclairé, même s'il a peuplé le bagne de Cayenne de l'élite républicaine et prolétarienne.

18 décembre 2007.

Marcel LAMY

Ouvrages de référence :

Pl. : Marx, *Œuvres*. Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.

F. : Marx. *Les Luites de classes en France*. Gallimard. Folio Histoire.

Marx. *La Guerre civile en France*. Éditions sociales.

Victor Hugo. *Claude Gueux, suivi de La Chute*. Gallimard, Folio plus, Classiques. *Écrits politiques*. Le Livre de poche. Inédit. Littérature.

Tocqueville. *L'Ancien Régime et la Révolution*. Gallimard. Folio Histoire. Livre II en entier, Livre III, ch. 3.

Maurice Agulhon. *1848 ou l'apprentissage de la République*. Le Seuil. Points Histoire